

FRUITS

A watercolor illustration of various fruits and produce. At the top left is a pineapple with green leaves. Below it are several citrus fruits, including whole lemons and slices of orange and lemon. There are also some green leafy vegetables and other smaller fruits. The background is a mix of yellow, green, and blue washes.

**INSTITUT
DE RECHERCHES
SUR LES FRUITS
ET AGRUMES**

**UNE EXPERIENCE DE
QUARANTE ANNEES**
TOME 1

FUSILADE® X2

MEURENT LES GRAMINÉES! VIVENT

LES CULTURES!



NOUVEAU

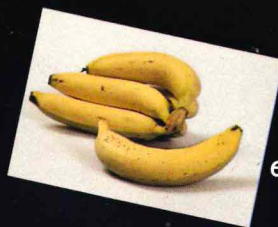
Fusilade X2, nouvel herbicide de postlevée, reste efficace très longtemps et détruit les graminées à n'importe quel stade de leur développement. Il est parfaitement sélectif de très nombreuses cultures : ananas, banane,



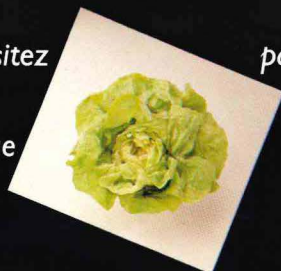
tomate, laitue, pois, haricot, soja, ail, échalote, oignon, poireau, carotte, arbres

et arbustes d'ornement... Alors, n'hésitez

pas, fusillez toutes



vos graminées adventices à bout portant, sans aucun risque



pour vos cultures.



Sopra

INSTITUT DE RECHERCHES SUR LES FRUITS ET AGRUMES

SOMMAIRE

1. Introduction	5
2. Le concept de l'Institut spécialisé pour une culture ou un type de produit: une idée d'avant-guerre	7
3. La création de l'I.F.A.C.	9
4. Le temps du démarrage	11
5. Une première époque: création de l'outil de travail ou les agronomes apprennent leur métier	13
6. Une seconde vague d'expansion (1952-1960)	25
7. Une troisième époque (1960-1970): un réseau plus étendu et moins vulnérable des services centraux renforcés	31
8. Le temps des Experts (1970-1984): la fin d'une expérience (1985) et le début d'une autre .	43
Une conclusion difficile	55



SOPROCHIM S.A

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF DE ROUSSEL-UCLAF (PROCIDA)

*vous recommande pour lutter efficacement contre **les nématodes** du bananier
(et autres parasites du sol)*

MOCAP 10 G

GROS GRAINS DESODORISE

Micro-granulé contenant 10 % d'Ethoprophos

(n° A.P.V. 7000346)

- MOCAP** utilisé à 45 g par pied (3 fois par an) contrôle parfaitement les nématodes
- MOCAP** possède un large spectre d'activité et est sélectif du bananier
- MOCAP** n'est pas systémique (d'où absence de résidus)
- MOCAP** est moins toxique que la plupart des nématicides
- MOCAP** persiste dans le sol 3 à 5 mois
- MOCAP** enfin, est moins cher à l'hectare traité

*Ainsi grâce à un traitement **régulier** avec le **MOCAP 10 G**, le bananier est plus résistant, et meilleurs sont les rendements.*

MOCAP est distribué par

SOPROCHIM S.A.

Société Guadeloupéenne au service des Agriculteurs

Garage du Raizet - Route des Abymes, 97110 ABYMES - Tél. 83.27.03

Une expérience de quarante années...

Un institut français de recherches sur les productions fruitières
en régions tropicales et tempérées chaudes.

Dossier établi par Monsieur Jean CHAMPION avec la collaboration de tous ses collègues et les contributions de Claude PY, Jean-Jacques LACOEUILHE, Micheline HAENDLER, Pierre MARTIN-PREVEL, Jean-Marie CHARPENTIER, Paul-Jacques CASSIN, Alain DARTHENUQC, etc.



Société Internationale d'IMportation

Société Anonyme au Capital de 5.000.000 F

Président : LOUIS OMER DECUGIS



BANANES - ANANAS



RUNGIS
Import, Magasins, Mûrisseries
FRULEG 268
94582 RUNGIS CEDEX
Téléphone 687.25.01 +
Télex 202868

MARSEILLE
Importation
40, bd de Dunkerque
13002 MARSEILLE
Téléphone (91) 91.39.77 +
Télex 401337

PERPIGNAN
Case 24 - Marché International
Saint-Charles
66000 PERPIGNAN
Téléphone (68) 55.26.22 - 55.26.30
Télex 500141

Correspondant en MARTINIQUE

A. GUIOUT

90, rue Victor-Hugo — FORT DE FRANCE — Téléphone 71.54.21

Correspondant en GUADELOUPE

B. VOISIN

16, rue du Docteur Cabre — BASSE TERRE — Téléphone 81.17.66

1. Introduction

Une transformation des structures de la recherche agronomique française pour les régions chaudes s'est initiée dans les années 1960, s'est poursuivie dans les années 1970 et s'est accélérée dans les premières années 1980. Le bilan de ce qui a été réalisé dans le passé par les Instituts, groupés au sein du GERDAT avant d'être finalement fusionnés dans le CIRAD, a certainement été fait par les réformateurs en vue de promouvoir une meilleure efficacité globale.

Toutefois, ces travaux de synthèses ne paraissent pas avoir été diffusés ou publiés alors qu'ils pourraient intéresser chercheurs, développeurs, concepteurs de systèmes de recherches modernisés plus particulièrement destinés aux zones tropicales ou voisines.

Malgré des changements de dénomination, Institut des fruits et Agrumes Coloniaux (IFAC), Institut Français de Recherches Fruitières Outre-mer, Institut de Recherches sur les Fruits et Agrumes, l'organisme dont nous allons relater l'histoire n'a pas changé de structure. Association selon la loi de 1901, sa direction a toujours œuvré sous la double tutelle des ministères et des groupements professionnels, demandeurs de recherches et pourvoyeurs des ressources financières nécessaires. Mais l'Institut a évolué, au cours de cette quarantaine d'années, en fonction des changements profonds survenus dans les régions où il exerçait ses activités.

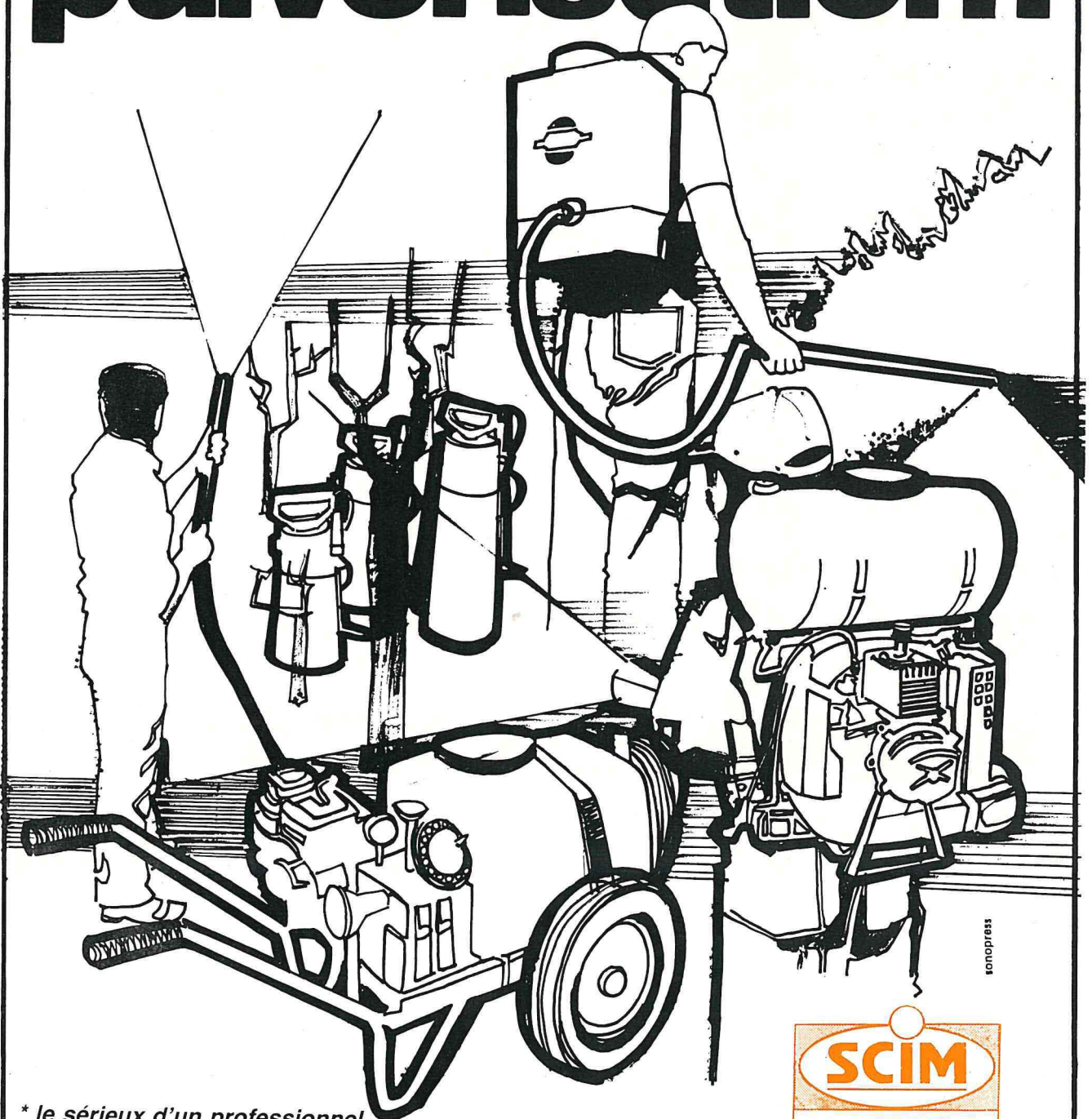
La dimension modeste de l'IFAC/IRFA — en moyenne une centaine de cadres, la plupart agronomes, chercheurs — implique que les hommes et femmes qui ont participé à sa croissance ont eu dans leurs motivations, leurs relations et leurs compétences un rôle primordial. De nombreux responsables, chercheurs, collaborateurs ont fait l'essentiel ou la totalité de leur carrière à l'Institut et ont d'autant plus marqué leur place dans l'œuvre globale.

Cette œuvre est-elle positive ? Quels sont les résultats obtenus ? Quelle est la part prise dans le progrès socio-économique des pays concernés ? Quelle a été l'efficacité d'une formule aujourd'hui considérée comme dépassée ?

Les exposés techniques des résultats des recherches et les effets de leur utilisation sont précédés d'un rappel historico-géographique de la naissance de l'IFAC, de sa croissance, puis d'une ultime phase de dépendance croissante qui conduit à s'intégrer dans un organisme de plus grande dimension.

Puisqu'il s'agit de rendre hommage également à une œuvre qui a été suffisamment remarquable pour être appréciée, particulièrement à l'étranger, on a cité nommément les personnes qui ont apporté leur part à l'édifice, sans pouvoir le faire pour toutes et on le regrette vivement.

pulvérisation!



sonopress

*** le sérieux d'un professionnel**

qui garantit son matériel et un service après-vente
compétent renforcé d'un stock en pièces détachées bien suivies.

SCIM
L.A. JARDINERIE
calebassier - lamentein
tél. 79.17.08

2. LE CONCEPT DE L'INSTITUT SPECIALISE POUR UNE CULTURE OU UN TYPE DE PRODUITS: UNE IDEE D'AVANT-GUERRE

Avant la guerre de 1939-1945, au sein d'une recherche agronomique classique et active, avec déjà son réseau de stations, on remarquait en France les succès de l'Institut de la Betterave, de l'Institut de Tabac à Bergerac. Le premier organisme à vocation outre-mer couvrant une filière agro-industrielle homogène était l'Institut Français du Caoutchouc, datant de 1936. Il apportait des moyens scientifiques et techniques et des assurances aux banques et sociétés qui avaient investi dans l'hévéa en Extrême-Orient.

A cette époque, il n'existe pas d'organismes français de formation scientifique spécialisée pour l'outre-mer qui soit comparable à l'Imperial College of Tropical Agriculture de Trinidad, d'Institut de recherches comme celui de Buitenzorg aux Indes néerlandaises ou encore de réseau de stations comme au Congo belge.

On forme en France des ingénieurs d'agronomie coloniale à Nogent-sur-Marne et beaucoup s'illustreront par leurs conceptions de l'agriculture outre-mer et pour leur intérêt dans le développement d'une recherche. Bien que leur œuvre soit oubliée, sinon décriée, leurs vues étaient pleines de bon sens et leurs connaissances, réelles, des pays et de leurs habitants, peu ordinaires.

Les responsables de l'avenir de ce qui était alors une entité: l'Empire colonial français, savent bien qu'il faut créer des structures qui remplacent ou

complètent les vieux jardins d'essais, les rares stations de l'agriculture dans ces territoires.

Cette réflexion se poursuit avant et pendant la guerre 1940-1945. Devait-on créer un institut centralisé avec comme «tête» le Museum d'Histoire Naturelle de Paris qui avait de vieilles traditions de missions de naturalistes outre-mer, de collectes et de transfert de matériel végétal au travers des tropiques et qui avait une chaire très active de formation agronomique (A. CHEVALIER), mais aussi des spécialistes entomologistes, phytopathologistes. Ou bien un organisme nouveau: l'Office de Recherche Scientifique Coloniale (O.R.S.C.) sera effectivement créé, devenant ensuite O.R.S.O.M., puis O.R.S.T.O.M. (Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer) qui existe encore sous ce nom. Son rôle sera primordial dans la formation de chercheurs spécialisés dans les disciplines essentielles les plus nécessaires sous les tropiques, puis il développera progressivement des équipes de recherches de base qui lui sont propres.

Mais l'autre solution ne fut pas exclue: la création d'un ensemble de petits instituts spécialisés sur une branche des productions tropicales fut favorisée par les pouvoirs publics. Cela correspondait aux vœux des producteurs de fruits par exemple: fruits «exotiques» étaient le terme le plus convenable pour couvrir aussi bien les produits d'entre les tropiques mais aussi ceux du «sub» tropical et des régions de type méditerranéen, aux étés chauds.

LA COMPAGNIE DES BANANES

COMMISSION

IMPORTATION

10, rue du Colonel-Driant - 75001 PARIS
Tél. : 42.60.33.38 - Télex : 213184

CAMEROUN

Boîte Postale n° 7 - PENJA - Télex 5654

MARTINIQUE

B.P. 430 - FORT-DE-FRANCE - Tél. 71.64.67 - Télex 912658

GUADELOUPE

6, angle rues du Dr Pitat et du Dr Schoelcher - Tél. 81.20.28 - Télex 919794

FRUITS UNIS S.A.

Boîte postale 315 - 94152 M.I.N. RUNGIS

Téléphone: 46.87.36.32 - Télex: 270273

Importation - Gros - Distribution

MURISSERIES

Bananes de toutes provenances



3. LA CREATION DE L'I.F.A.C.

Avant la dernière guerre mondiale, la banane est le seul fruit tropical dont la production se soit développée dans certaines colonies françaises, par une volonté gouvernementale. A cette fin, on instaurait une protection douanière contre, à l'époque, la banane canarienne et on donnait des moyens et des aides aux planteurs.

Entre 1932 et 1938, la production bananière s'est accrue rapidement en Guinée, au Cameroun, en Côte-d'Ivoire sur la côte d'Afrique et en Guadeloupe et en Martinique aux Antilles. La culture de l'ananas a fait également l'objet de quelques sérieuses tentatives.

Les plantations d'agrumes se sont étendues au Maghreb, cependant que les paysans du Fouta-Djalon extrayaient l'huile essentielle de leurs oranges douces et qu'une société a développé dans la même région des cultures de plantes à parfum.

Toutes ces spéculations fruitières ont attiré l'attention de firmes dites coloniales et surtout celle de pionniers qui ont l'ambition de créer une «plantation». Ce sont des gens dynamiques, d'origine et de formation le plus souvent modestes et qui veulent disposer de données techniques modernes. Leurs groupements joueront un rôle important (1932-1945) pour l'obtention d'un institut technique spécialisé.

La volonté, en pleine guerre et sous l'occupation allemande, de créer un organisme spécialisé en agriculture tropicale spécifique des fruits apparaît, considérée en 1984, comme tout à fait invraisemblable. Seule la certitude d'un retour rapide à l'indépendance nationale et au développement de «l'Empire français» pouvait la justifier.

Quelques hommes agissent du côté des groupements de producteurs: on retiendra le nom de R. DE BRESSIEUX. Ils ont l'appui de hauts fonctionnaires et de scientifiques (M. BAILLAUD, A. CHEVALIER, etc.).

L'Institut des Fruits et Agrumes Coloniaux est créé début 1942 et, peu de temps après, R. GUILLIERME est nommé directeur. Cet ingénieur agricole (Tunis) a l'expérience des plantations de Côte-d'Ivoire; suite à la campagne 1939-1940, il rentre de captivité. Il a la volonté, l'esprit d'entreprise: il fera l'I.F.A.C.

Les premières actions seront par exemple de recruter deux jeunes ingénieurs des Arts et Métiers: J. MOREL et J. BOULAIS qui partent très vite en Côte-d'Ivoire et en Guinée pour mettre au point les fours à sécher les bananes. En effet, l'expédition maritime de celles-ci est devenue aléatoire, risquée. Les planteurs sans ressources veulent au moins en conserver une partie, séchée, et les envoyer occasionnellement en France ou en Afrique du Nord. J.E. MIGNARD, ingénieur au Service de l'Agriculture en Guinée, a été pressenti pour créer une station fruitière et débute une prospection.

Le débarquement allié en Afrique du Nord a pour effet de couper les relations entre la France occupée et l'Afrique occidentale. Malgré cette situation, l'I.F.A.C. entre dans une phase de préparation active pour l'après-guerre.

Le Président DE BRESSIEUX est d'ailleurs bloqué en A.O.F. C'est Ph. LANGLOIS-BERTHELOT qui assurera en son absence la présidence de l'I.F.A.C., alors qu'il est déjà haut responsable de l'I.F.C. (caoutchouc).

La politique de recrutement est menée très vivement par des appels aux candidatures dans les établissements d'enseignement agricole; elles sont nombreuses car, à cette époque, l'espoir d'une carrière outre-mer, avec la liberté qu'elle implique, est exceptionnel.

L'examen d'un tableau paru en 1945, au Bulletin Intérieur de l'I.F.A.C. montre que cette action de recrutement était tout à fait concertée et organisée. R. GUILLIERME rassemblait des ingénieurs de diverses origines, leur attribuait ou une plante à étudier, ou une discipline scientifique à acquérir, en tenant le plus grand compte des préférences des uns et des autres.

Le jeune Institut est installé à l'étroit, d'abord dans un seul appartement, puis dans deux, au numéro 7 de la rue Saint-Dominique à Paris. Ils serviront de cadre à la formation d'une équipe soudée, où l'esprit étudiantin jouera un grand rôle. Pendant des années, ensuite, l'I.F.A.C. sera effectivement une équipe dont la dispersion ne détruira pas la cohésion.

CTCS-Martinique

RECHERCHE

ASSISTANCE TECHNIQUE

FORMATION



Centre Technique de la Canne et du Sucre

PETIT MORNE - B.P. 57 - 97232 LAMENTIN - Tél. 79.28.08 - Télex 912437

4. LE TEMPS DU DEMARRAGE

La France est libérée de l'occupation allemande, la guerre va se terminer. L'équipe, quelque peu dispersée (maquis, armées, déportation, travail obligatoire, expatriés) va se reconstituer rapidement, les pertes et départs ayant été heureusement peu nombreux.

R. DE BRESSIEUX est de retour d'Afrique. Les producteurs de fruits coloniaux voient disparaître leur Fédération et ont créé l'Union Fédérale des Producteurs de Bananes et autres fruits dans les T.O.M. Une commission est chargée d'étudier les statuts de l'I.F.A.C. qui seront entérinés, ce qui apporte une création officielle en 1945, remplaçant celle faite en une période d'indépendance douteuse.

MM. LANGLOIS-BERTHELOT et MICHAUX se retirent en Février 1945 des responsabilités supplémentaires qu'ils avaient prises pour aider l'I.F.A.C. au cours de l'absence de son Président. Ce dernier a trop d'occupations.

C'est P. PETITHUGUENIN qui devient Président de l'I.F.A.C. R. GUILLIERME est confirmé dans ses fonctions de Directeur Général. H. LAFOND est Secrétaire Général. Ph. ARIES dirige le Centre de Documentation (Mars 1945).

R. CADILLAT est Directeur du Centre Economique, etc.

La formation des ingénieurs reprend très activement en facultés et en laboratoires et surtout à l'O.R.S.C. (O.R.S.T.O.M.) dont le rôle sera essentiel. A l'époque, l'enseignement prime et pour les grandes disciplines scientifiques, en deux ans, un ensemble de cours et de stages permet de devenir chercheur ou du moins d'avoir une bonne chance de le devenir valablement.

Toutefois, aussi bien pour la formation agronomique initiale que pour la spécialisation, les itinéraires resteront très variés à l'I.F.A.C. et il n'y aura ni caste, ni esprit d'école mais plutôt bien un esprit « maison ».

Ainsi, en 1947, tout est prêt; pour beaucoup, ces années sont dures, aussi bien, à vivre, car la situation générale reste très difficile pour la France, qu'à attendre car l'envoi outre-mer de futurs chercheurs demande que soient rassemblés des accords nombreux et des financements.

Une réflexion approfondie, au cours d'une sévère occupation, avait conduit les responsables de l'I.F.A.C. à imaginer le futur dispositif: le Siège parisien est le nœud central et le pôle le plus important d'un réseau d'antennes (stations avec

champs expérimentaux, laboratoires, missions permanentes) placées dans différents pays où les cultures fruitières ont ou pourront avoir un avenir économique.

Toutefois, dans ce réseau, une station sera privilégiée: elle disposera de moyens plus importants, particulièrement en laboratoires, en collections vivantes, en agronomes et spécialistes chercheurs. On met en pratique une idée fréquemment exprimée avant-guerre; on estime que les jeunes diplômés ne sauraient acquérir leur compétence que sur des lieux adéquats, on dirait aujourd'hui dans des écologies appropriées. Avec évidemment le risque qu'une station principale ne prenne finalement le pas sur les autres antennes et même sur le Siège.

Mais cette stratégie a des avantages évidents. Les travaux scientifiques sont réalisés en milieu tropical (s'ils ne requièrent pas des appareillages trop sophistiqués, fonctionnant en conditions contrôlées) ainsi que l'ultime formation des spécialistes.

La Guinée est retenue pour établir la plus importante des stations. Ce pays est réputé avoir une vocation fruitière. Il faut relire l'ouvrage de Y. HENRY, 1905, « Bananes et Ananas, production et commerce en Guinée Française ». L'auteur est inspecteur-chef du service de l'Agriculture de l'A.O.F. Il indique dès alors les sites les plus recommandés pour ces cultures sur le territoire. Un de ses dessins représente le lieu où se fera cette station centrale de l'I.F.A.C. Certes les conditions naturelles sont assez propices mais il faut bien constater que toutes les premières expériences ont été dues au dynamisme des pionniers, planteurs de bananiers, d'ananas et de divers agrumes.

En Octobre 1945, R. GUILLIERME effectue une tournée en Afrique noire. Il constate que d'autres instituts, analogues aux nôtres et créés depuis peu, ont hérité de diverses anciennes stations des Services de l'Agriculture. Mais ce n'est pas la voie obligatoire et il faut se placer dans les régions où des cultures fruitières se sont déjà implantées. Une de ses conclusions confirme bien la position déjà envisagée: « Il semble préférable de créer une station centrale en Guinée et de ne prévoir pour l'instant en Côte-d'Ivoire et au Cameroun que des installations secondaires qui pourront bénéficier du service de la précédente ».

groupement d'intérêt économique bananier

régi par l'ordonnance n° 67.821 du 23-9-67

r.c. Paris 70 C 121 - siren 70.300.1214

siège social:

55, rue de Rivoli - 75001 PARIS

☎ 505.13.67

télex 612.815



grieb

bureau administratif:
c/o SICABAM - 88, avenue Kléber, 75116 Paris

5. UNE PREMIERE EPOQUE : CREATION DE L'OUTIL DE TRAVAIL OU LES AGRONOMES APPRENNENT LEUR METIER

5.1. LA CAMAYENNE A FOULAYA : La station centrale de l'I.F.A.C. en Guinée

La Camayenne : c'est le nom d'une concession définitive attribuée au Général d'ALAUZIER après la conquête des Rivières du Sud. Il s'agit en réalité de deux terrains. L'un est en bordure de mer non loin de Conakry ; au lieudit de Camayenne, on a connu un jardin d'essais avec toutes les introductions botaniques d'avant et d'après le début du siècle ; P. TEISSONNIER y avait introduit le bananier « nain » entre autres espèces. Ce jardin n'est plus. Le nom reste : Camayenne.

L'autre site se trouve en Moyenne Guinée, comme on dit alors, entre les localités de Friguiagbé et de Kindia, au km 140 de la voie ferrée qui monte de Conakry à Kankan. Huit cents hectares bornés, vieilles routes et vieux bâtiments. On y fait de l'agriculture, du moins des essais de production agricole pendant une cinquantaine d'années. On a manqué d'informations détaillées sur la société familiale de la Camayenne. J.E. MIGNARD avait jugé la situation favorable pour une station de recherches : deux approches par route et fer, marigots permanents, position centrale par rapport aux régions productrices de bananes, vastes terrains propices aux vergers d'arbres, etc.

Plateaux ou pentes douces, en savanes nues ou parsemées d'arbres, végétation parfois rase et pauvre indiquant les gravillons latéritiques proches, parfois même la dalle rouge-noirâtre. Vallées étroites souvent en galeries forestières, aux marigots aux eaux vives roulant sur les grès noirs et lisses, ou bien élargis en marécages impénétrables où les touffes de Raphiales

alternent avec les grands arbres dont certains bois de fer. Termitières énormes et massives, minuscules et en champignons. C'est la Camayenne aux multiples faces mais reflet exact de toute une région où se sont installés de nombreux colons, essentiellement pour la culture bananière sur défriches de bas-fonds vierges, ou parfois pour l'ananas, sur coteaux.

La vieille concession de la Camayenne a mal passé la guerre. Les routes de terre sont envahies par calés et gbétés, graminées blondes et rousses ; couvertes de tôles rouillées, il reste quatre habitations qui seront fort utiles ; la principale, de plus pur style colonial, magasins en bas, large escalier menant à l'étage formé d'une galerie circulaire, d'une vaste pièce centrale aérée de tous côtés et de quelques chambres : elle servira de bureaux et de caravansérail avant d'être transformée en bâtiment de direction.

Tout ceci va donner en trois ou quatre ans la station centrale de Foulaya ; Foulaya, c'est le village Soussou le plus proche.

Le premier rapport annuel de l'I.F.A.C. est daté de 1948 (SETCO) et contient une première monographie pédologique (D. RICARDEAU, H. MOULINIER et G. AUBERT).

Quelques indications peuvent encore être rappelées. « La concession est située dans les premiers systèmes montagneux du Fouta-Djalon, plateaux alternant avec vallées et quelques reliefs plus élevés souvent rompus par des falaises », la montagne du Gangan (1116 m) domine la région (elle sera le lieu d'élection des botanistes ou/et chasseurs) qui est à 400 m d'altitude en moyenne entre Friguiagbé et Kindia. « Sur toute la concession, la roche-mère est constituée uniquement par des grès quoiqu'on trouve assez rarement dans les grès de Foulaya des lits de schistes micacés ».

Les spécialistes ont défini cinq types de sols : sols de bas-fonds, sols sableux sur grès, sols ocre, sols à éléments durs ferrugineux, sols à éléments durs latéritiques. Les premiers sont adaptés après drainage sérieux aux bananeraies ; les deux groupes suivants conviennent aux ananas, agrumes et autres arbres fruitiers, les deux derniers seront le plus souvent inutilisables.

Les auteurs insisteront sur l'hétérogénéité de la végétation : « On rencontre tous les types depuis la savane à *Imperata cylindrica* jusqu'à la forêt et la palmeraie naturelle. Cependant, les types de savanes (savane proprement dite, savane arbustive, savane arborée) sont de beaucoup les plus fréquents ». Ils citent deux peuplements forestiers purs, l'un de *Lophyra alata*, l'autre de *Parinarium curatellaefolium*. Ultérieurement, la flore locale sera connue plus en détail ; des botanistes de renom (dont R. SCHNELL) passeront à la station qui aura d'ailleurs ses propres connaisseurs (J. BRUN, P. FROSSARD).

Le schéma n° 9 du livre d'Y. HENRY (1905) déjà cité, montre que le réseau hydrographique est assez dense sur la concession. La Ouatamba est la rivière principale qui aux pires étiages donne encore plus de 100 l/sec. Les affluents, ruisseaux et petits marigots, ne sont jamais à sec. Des traces d'aménagements montrent que l'irrigation a été utilisée, probablement pour des cultures bananières. Les zones de bas-fond sont souvent inondées en hivernage. Les paysans du voisinage y font parfois du riz.

Le climat de la région présente des saisons contrastées. Fin et début d'année sont secs et froids. Lorsque les nuits sont claires et au lendemain de jours secs, les matinées sont fraîches, souvent à moins de 10°C. Les ouvriers arrivent à l'appel transis sous leur couverture. Les affections pulmonaires sont fréquentes à cette époque. Les températures croissent au fur et à mesure que la saison sèche avance, tandis que l'harmattan souffle du nord-est et dessèche tout. Le mois d'avril est le plus pénible, particulièrement pour l'européen expatrié qui vit alors sans le moindre confort. Avril est aussi le mois des premières poussées de feuilles, annonciatrices du renouveau. Mai sera celui des orages d'une violence souvent exceptionnelle (les coups de foudre sur les arbres, les maisons (C.PY), les bananeraies ne se comptent pas...). Les coups de vent causent chaque année des dommages parmi les bananiers.

La saison des pluies s'établit progressivement. Il tombe annuellement de 2 à 2,5 m de pluie mais les mois les plus arrosés sont juillet-août et septembre. Il est fréquent qu'en août pendant deux ou trois semaines il pleuve jour et nuit sans interruption et qu'on ne voie pas le soleil. Une saison tout aussi déprimante pour la population que pour les expatriés qui font alors des séjours de deux à trois ans.

La longueur de la saison sèche, quatre à cinq mois, impose l'irrigation de la plupart des cultures fruitières. L'intensité de la saison des pluies conduit à se protéger des hautes eaux, à drainer et à prévenir l'érosion.

Nous sommes en plein pays Soussou, une ethnie faite de gens affables, gais et même humoristes (chaque « blanc » a son surnom et parfois les chansons sont pleines de moquerie).

L'ancienneté de l'exploitation de la Camayenne fait que les villages qui l'entourent sont stables avec leurs zones de culture propres. Sur la concession, un campement vétuste pour la main-d'œuvre et quelques hameaux dispersés. Ultérieurement, la main-d'œuvre sera toujours à dominante Soussou, avec quelques Peuhls (Foulah) migrants du nord et des ouvriers recrutés de Guinée forestière réputés pour leur rendement en travaux lourds.

À l'époque, la création de la station et le besoin de main-d'œuvre pour sa mise en place, puis son fonctionnement, suscitent la satisfaction des voisins villageois.

La première équipe en place fut composée de J.-M. MIGNARD, directeur, J. TENTEN, chef de la main-d'œuvre, J. MOREL, ingénieur toutes techniques et assurant les intérim de direction, L. PICHON, administration. Les agronomes étaient : D. RICARDEAU, A. COMELLI, suivis de plusieurs autres. J. CUILLE, entomologiste, était venu dès la fin 1946 pour étudier d'urgence le problème du charançon dont les larves dévoraient les bulbes des bananiers. L'insecte venait d'apparaître vers Conakry. Ce fut au Jardin d'essais qu'il mena les recherches. Rentré au Siège parisien, il fit la première thèse IFAC à partir des résultats obtenus et resta ensuite auprès de la direction générale.

Que se passait-il à Foulaya ? Tous ces gens s'installent tant bien que mal dans les vieilles bâtisses « retapées », ménages ou célibataires ; le ravitaillement est encore très médiocre (cartes d'huile, de sucre, etc.) et se fait par coursiers journallement de Kindia ; éclairage au pétrole et eau fraîche des canaris mais tout le monde est plein d'allant.

Les relations avec la capitale, Conakry, sont restreintes. La route Leprince est une piste régulièrement dégradée à chaque hivernage. Le trajet de 140 km demande de 4 à 7 heures et, pendant un temps, la route est libre dans un seul sens pendant six heures puis dans l'autre après un temps de neutralisation... poussière ou terre savonneuse, ravines, tôle ondulée ; le matériel roulant est dans un état lamentable, l'arrivée du premier camion Ford neuf à la station fut un événement remarquable. Fort heureusement, le chemin de fer était utilisé pour faire monter tous les matériaux lourds, caisses de matériel, ciment, etc.

Il permit en fait d'aller assez rapidement pour installer les infrastructures.

Car tout devait démarrer en même temps : aménagements des plantations, constructions des bâtiments, laboratoires, ateliers, bureaux, magasins, habitations, routes, réseaux d'irrigation, etc.

Sur le terrain, les plans sont établis avec soin et selon les priorités. D'abord, une pépinière irrigable et non inondable, puis une bananeraie de production. On dessine les futurs vergers de collection et de comportement.

M. GEVAUDAN passera de nombreux mois à établir les plans cotés de tous les titres. Tous les premiers aménagements de terrain seront faits manuellement, nivellement à la pelle et au Decauville, drains creusés dans le poto-poto, grands arbres abattus, tronçonnés, brûlés ou poussés en bord de parcelle.



En mission en Guinée, le Président PETITHUGUENIN entouré de R. GUILLIERME, Directeur Général, à sa gauche, et de J.E. MIGNARD, Directeur de la station centrale, à sa droite.

On attendra 1950 pour recevoir le premier Caterpillar D4 avec son bulldozer, sa sous-soleuse tractée... une merveille.

La pépinière (D. RICARDEAU, A. COMELLI puis P. MERLE, C. ANTICHAN, B. MULAT) doit accueillir le matériel végétal collecté sur place en Guinée dans les vieux jardins de Camayenne, Dalaba mais aussi chez les particuliers. Et celui introduit d'ailleurs. C'est ainsi que H. CHAPOT prépare dans les pépinières du Maroc les plants d'agrumes qui formeront la collection principale. Les plants seront convoyés dans les cales de bateaux de la ligne côtière, « Hoggar » et autres vieux mixtes, par J. CHAMPION et d'autres agronomes en voyage vers la Guinée (à l'époque, les trajets ont encore lieu par voie maritime). Puis les premières missions importantes — C. PY aux USA, Hawaï, J. CHAMPION en Afrique équatoriale et centrale — sont l'occasion d'introductions pour former les collections.

Dès le début, il est entendu que les agronomes doivent apprendre leur métier et faire leurs preuves sur les plantations expérimentales de la station : qu'elles soient vraiment expérimentales, pilotes, importe peu ; elles doivent, comme les bananeraies du voisinage, produire un fruit commercialisable.

Il faut dire que les planteurs chevronnés de Guinée guettent avec grand scepticisme les performances des jeunes ingénieurs. En ce temps, les plus sympathiques ne lésinaient pas sur les conseils. Ils aimaient qu'on aille les visiter et lorsqu'on manifestait pour leurs résultats de la considération, d'ailleurs justifiée, ils faisaient largement profiter de leur expérience empirique. Certains, mais pas tous, avaient une origine et une tradition terriennes. D'autres étaient plutôt mécaniciens ce qui était un grand avantage dans l'isolement de la brousse et les difficultés d'après-guerre. Tous étaient des gens fort courageux. Les agronomes apprentis chercheurs, doivent beaucoup aux MARTINAT, MAUBERT, DELEAU, MOITY et de nombreux autres...

Les rapports avec la profession bananière, fruitière furent beaucoup facilités par la position qu'avaient en Guinée J.E. MIGNARD, le directeur de la Station Centrale. Il était admis par les planteurs, et il était leur ami.

Il est temps de parler des qualités de cet homme de valeur qui organisa le développement de la station I.F.A.C. de Guinée avec autorité et efficacité.

L'autorité était nécessaire pour maintenir rigoureusement un programme de travaux très lourd et mis en œuvre par des novices. La cohésion fut toujours maintenue, avec parfois des contraintes disciplinaires que certains supportaient mal. Finalement, un esprit d'équipe se forgea progressivement en dépit de toutes les différences. A tel point que les collègues qui se formèrent ailleurs, et sans doute avec d'autres difficultés dues à l'isolement, ressentirent l'esprit de Foulaya quelque peu comme celui d'une caste, celle des « Guinéens ». Et on doit dire que nos techniciens, moniteurs comme on disait alors, nos chefs d'équipe, LEIBA KEITA en tête, et les ouvriers participèrent à l'œuvre commune, ressentie aussi comme unique dans le pays.

En trois ou quatre ans, il est difficile d'en juger a posteriori, la station de Foulaya (Station centrale de l'I.F.A.C. et Station régionale de

Moyenne-Guinée qu'elle enferme) a pris les grands traits de sa configuration définitive, selon les plans établis au départ (fig. a).

La route d'accès parvient par une montée régulière jusqu'au plateau central. L'ancienne maison directoriale a été rasée à l'étage et un bâtiment moderne a été construit. Des bureaux latéraux, dont celui du directeur, entourent une vaste salle centrale, la bibliothèque, qui sera le domaine de Micheline HAENDLER et une vaste entrée où les visiteurs seront accueillis. Les abords du bâtiment sont largement dégagés : c'est le lieu de l'« appel » à l'aube pour la répartition des travaux à laquelle J.E. MIGNARD est toujours présent, acide avec le retardataire, réglant déjà quelques problèmes. C'est là où se font chaque mois les paies qui attirent une abondante faune de colporteurs et chaque semaine les distributions de vivres. Toute l'administration est dans ces locaux et également quelques agronomes y ont leur bureau.

En face, mais à bonne distance, on termine deux laboratoires bâtis en longueur. Le premier est destiné plus particulièrement aux spécialistes utilisant la chimie pour l'étude des sols, des plantes et des produits qui en sont extraits. On y verra J. DUMAS. Renée TISSEAU puis P. MARTIN-PREVEL, R. HUET, ainsi que des pédologues amis, de l'O.R.S.T.O.M. : R. MAIGNIEN, G. MONNIER, F. DUGAIN.

L'autre laboratoire, de style identique et disposé symétriquement, est dévolu aux gens de la défense des cultures : J. BRUN, A. VILARDEBO puis P. FROSSARD. Mais il hébergera, déjà côte à côte dans leurs bureaux, J. CHAMPION et C. PY, généticiens qui en réalité, étudient la phytotechnie du bananier et de l'ananas. P.J. CASSIN sera dès 1951 à la station, comme chef de file des études sur agrumes.

Ce sont de vrais laboratoires, bien équipés, tels qu'on n'en a jamais vu en Afrique noire. A noter qu'en 1984, P. ESTANOVE, de passage, a vu ces laboratoires toujours intacts.

Tout un quartier est réservé aux services techniques, domaine de J. MOREL.

L'électricité est fournie par un groupe dont le moteur monocylindrique est pourvu d'un énorme volant. Le gaz est produit par une mini-usine venue de Birmingham, en pièces détachées, et dont le montage a causé beaucoup de problèmes de soudure et rivetage. Elle utilise du mazout. L'eau est prise dans un bassin de réception qui sert aussi à l'irrigation des vergers de coteau. Le pompage se fera d'abord par moteur Diesel, puis électrique. Toutes ces installations sont placées dans un quartier technique où l'on peut voir, sous hangars, les ateliers de mécanique et du bois (B. VOISIN, R. MACQUET), l'atelier-pilote de technologie (L. HAENDLER, 1950) ainsi que divers magasins.

Le problème des habitations du personnel expatrié, du personnel d'encadrement, des logements de la main-d'œuvre, évoluera parallèlement. Les anciennes maisons de la Camayenne, réparées, servent encore. Le confort y est nul, les premiers réfrigérateurs n'arriveront qu'en 1950. Quelques collègues ont fait construire des cases de type local, aux larges murettes de banco, à la charpente conique de bois et lianes, à l'épaisse couverture de pailles de brousse. Menacées par les termites,

OU — rivière Ouatamba.
 F — village de Foulaya.
 M — Méhengui - plantations ananas expér.
 MI — maison MIGNARD.

STATION CENTRALE DE L'IFAC - GUINEE - 1955

Photo IGN.

PT — pépinière du Tougandé.
 AG — vergers d'agrumes.



A — laboratoires et bâtiments techniques.
 B — bureaux, administration.
 C — hangar emballage, arrêt chemin de fer.

CA — collection agrumes.
 BA — bananeraies expérimentales.
 RN — route nationale.

Q — nouveau quartier des habitations.
 P — pépinière centrale.
 VF — voie ferrée Conakry Mamou.

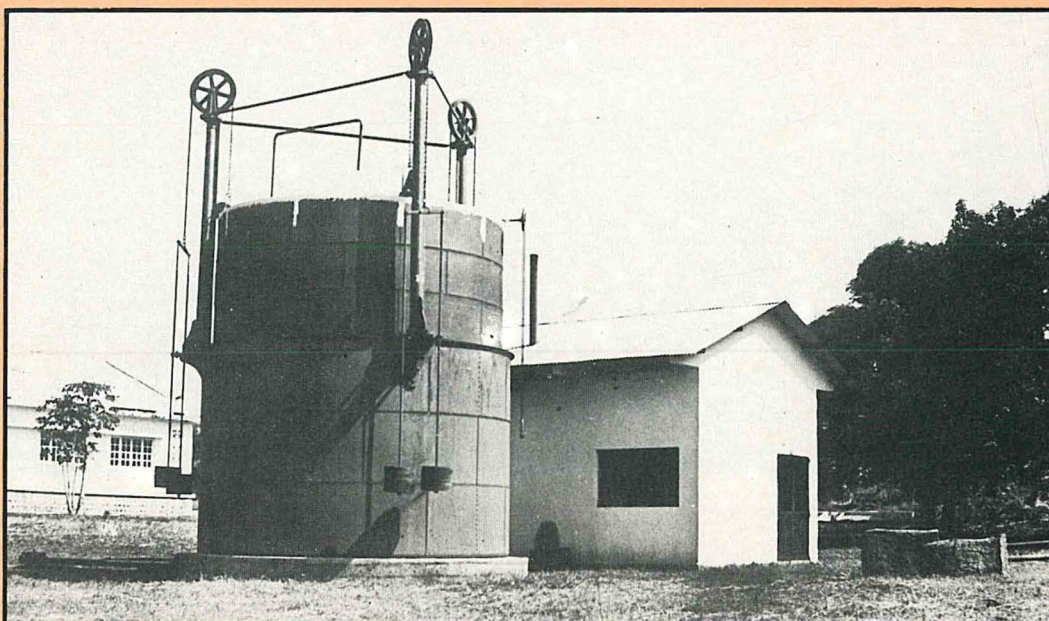
STATION CENTRALE DE FOULAYA (GUINEE)



Le bâtiment central de la Direction, de la Documentation, des agronomes et de l'Administration.

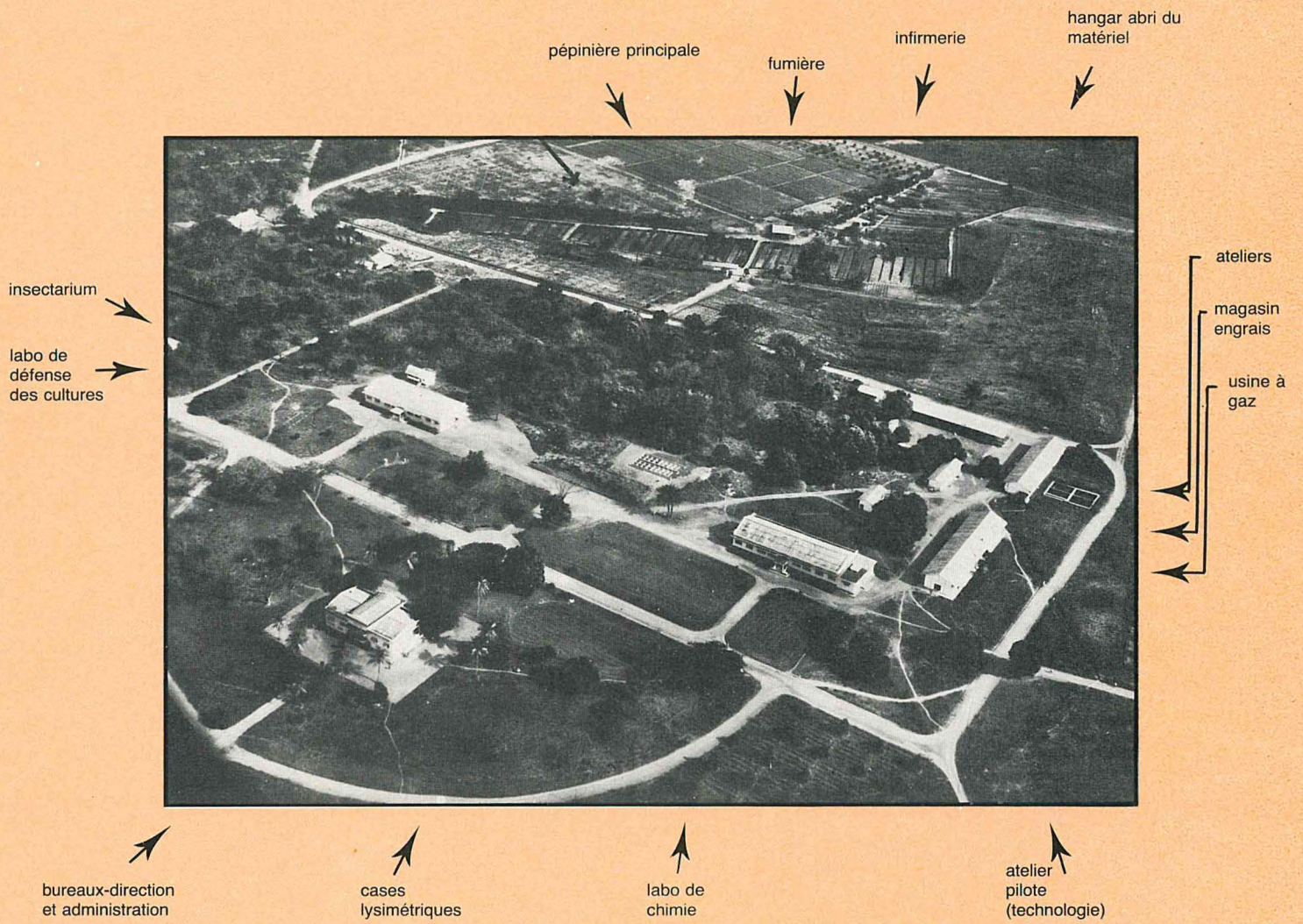


Le premier laboratoire (dit de chimie) est terminé.



La mini-usine à gaz pour la fourniture aux laboratoires (haute pression, capacité 60 m³).

STATION CENTRALE DE L'IFAC — FOULAYA près KINDIA GUINEE 1955 — BATIMENTS CENTRAUX





Station centrale de l'IFAC — Foulaya Guinée 1955 — Le personnel de recherche et d'administration entoure les dirigeants de l'Institut.

envahies de mouches maçonnes et autres insectes, ces cases sont fraîches et agréables.

Pendant les premières années, le service technique de la station construira quelques petites habitations dites provisoires pour les arrivants et pour les moniteurs. On devra faire prendre le relais par une entreprise (COLETTO) qui travaillera bien mais sans tenir les délais.

Il est difficile de donner une date pour la fin de la première phase d'installation. Les activités des uns et des autres, sur le terrain et dans les laboratoires, s'établissaient au fur et à mesure des possibilités. Les bananeraies furent plantées d'autant plus vite que l'on travaillait manuellement. Les plantations d'ananas et d'arbres : agrumes, avocats, anacardiens, etc. ne débutèrent en grand que lorsque le matériel lourd arriva. Les rapports annuels permettent de se faire une idée de cette progression. De même qu'un tableau des arrivées et départs de chercheurs et agronomes montre comment l'équipe de Foulaya s'est étoffée au cours des années.

On évoquera plus loin l'époque où le développement de la Station centrale se ralentit, où elle est entrée dans sa phase adulte mais pleinement efficace. On aurait volontiers alors pensé qu'elle serait longtemps indispensable !

Comme on l'a signalé, « Foulaya » était à la fois la Station centrale de l'I.F.A.C. pour des études de base, pour la formation de nouveaux chercheurs, et la Station régionale de Moyenne-Guinée, traitant particulièrement des problèmes des producteurs de fruits, importants dans la région.

Mais on devait très rapidement, et dès 1949-1950, créer une station satellite pour la région peuhle d'altitude, à Dalaba, dans le Fouta-Djallon, à une altitude de 1000 - 1100 m. Le site comportait quelques terres irrigables éventuellement, des cascades d'eaux vives, des rochers... il était bien typique d'un pays au climat frais, nébuleux souvent, où les légumes et les fruits viennent bien. Les introductions d'Extrême-Orient faites par le Professeur CHEVALIER montraient, malgré leur abandon, que les résineux prospéraient si on les protégeait des chèvres.

Et puis le Fouta avait une vocation d'essences à parfum, développée à Labé depuis des années (petit-grain, jasmin, caro-caroundé). Les paysans pratiquaient l'extraction de l'essence d'orange par grattage. L'antenne développerait ces activités. Mais les moyens nécessaires restèrent insuffisants et les choses allèrent trop lentement. Les difficultés de 1958 provoquèrent la fermeture de la station.

5.2. ET AILLEURS ?

R. GUILLIERME suit son idée : établir des positions de moindre importance mais qui puissent répondre aux problèmes immédiats des producteurs, en Côte-d'Ivoire, au Cameroun et aux Antilles.

Il y envoie respectivement J. BRUN, phytopathologiste et agronome de surcroît, L. BERCHON et le tandem J. DUMAS - H. GUYOT aux îles. Leur mission est d'établir des contacts en vue de trouver des sites pour installer une station fruitière régionale. H. CHAPOT est maintenu en mission permanente

au Maroc, en tant que spécialiste des agrumes : les stations de recherches existent dans le réseau du Service de l'Horticulture de ce pays.

5.2.1. Le long de la forêt du Téké (Côte-d'Ivoire)

En 1948, la Côte d'Ivoire est en pleine effervescence. L'économie reprend, les exploitations forestières en particulier. Les quelques planteurs de bananiers qui se sont lancés avant-guerre à Azaguié, Agboville, et même dans les marais de l'Agnéby, remettent en état les exploitations et attendent anxieusement les premiers navires. On charge encore en rade à Grand Bassam et à Sassandra. Mais il est devenu très difficile d'obtenir des concessions de terrains car le développement par les colons n'est plus favorisé pour un temps.

Comme en Guinée, il faut que l'agronome de l'I.F.A.C. fasse sa place et acquière la considération nécessaire. J. BRUN prend une habitation provisoire non loin d'Azaguié-Gare. Avec des conditions difficiles de vie et parce qu'elles sont les mêmes que celles des planteurs, il est accepté.

En 1949, P. BONJOUR, qui dirige avec énergie la profession bananière, lui indique une possibilité d'obtention de terrain, au long de la forêt classée du Téké. J. BRUN trace les layons dans la forêt, progresse de croupe en croupe. Ce n'est pas merveilleux comme topographie mais il faut accepter : il n'y a pas de choix. Première opération : tracer une voie provisoire taillée entre les arbres ; construire une maison tout aussi provisoire et s'installer tant bien que mal, border la concession.

C'est alors que J. BRUN est affecté à la Station centrale de Guinée où le laboratoire de phytopathologie est prêt à l'accueillir. Ce n'est pas sans regret que le pionnier de la station d'Azaguié (telle sera la dénomination) quitte la Côte-d'Ivoire mais il sera un phytopathologiste tout aussi efficace.

Ses successeurs (P. MUNIER, L. GUEROULT, V. FURON, F. D'ESCAYRAC, A. SILVY, J.M. CHARPENTIER...) vont procéder aux débroussailllements progressifs vers le nord-est. La zone de départ, où coule un petit marigot venant de la forêt, verra la création d'une pépinière, première opération pour toute station nouvelle. Un ensemble de bâtiments est construit : un bureau-laboratoire et deux habitations. Ils existent toujours ; s'y sont ajoutés depuis un laboratoire de chimie, trois autres habitations d'ingénieurs, tandis que le village de la main-d'œuvre s'accroissait progressivement.

Véritable couloir dans la forêt primaire pour une part, la station d'Azaguié a fait l'objet de nombreuses études pédologiques, du fait que J. GODEFROY y travailla plusieurs années, en particulier sur la lixiviation d'ailleurs très importante des éléments minéraux et sur l'évolution de la matière organique. Mais les bananeraies établies sur des pentes virent leurs sols se dégrader dès lors qu'on ne paillait plus les sols et qu'on irriguait abondamment. La première expérimentation ananas a migré ultérieurement vers une région plus adaptée.

V. FURON mit en place les vergers et débuta les plantations de mangoustaniers, poursuivies par J. BOURDEAUT. Ce sont aujourd'hui les plus importantes d'Afrique.

On reviendra à l'I.R.F.A. en Côte-d'Ivoire... dans les années soixante.

5.2.2. Nyombé, dans la plaine du Mungo, au Cameroun

Dans la même logique, l'I.F.A.C. doit s'installer là où s'est développée dans l'immédiat avant-guerre une production fruitière tropicale. Au Cameroun, partie mandat français, c'est au nord de Douala, dans la région du Mungo, aux riches terres issues de dépôts volcaniques, que les plantations bananières se sont développées. Cela s'est passé aussi de l'autre côté du fleuve Mungo — de la frontière — dans la zone sous mandat britannique. La Fyffes y règne comme la Compagnie des Bananes domine au côté français. Ce sont deux filiales de l'United Fruit; les exploitations sont assez importantes, peu nombreuses certes, aux mains de français et de quelques grecs. Les planteurs africains se sont organisés en coopératives. Tout est bien si le mouvement de reprise se poursuit. On pourra exporter.

Le collègue P. BERCHON débarque à Douala en 1947. Une ville moite et alors sans climatiseurs. Il monte à Nyombé, Penja, Loum, la région de production. Bien que ce soit sans doute la région où la recherche soit alors apparemment la moins nécessaire, il sera bien accueilli par les grands de la banane. A l'époque, c'est la « Gros Michel », la « Fyffes » qui poussent vraiment toutes seules. On plante, on désherbe, on récolte.

Aussi bien M. MARTIN que M. PENANHOAT, pressentant peut-être les difficultés à venir, désirent établir une station. Le directeur de la S.P.N.P. (Société des Plantations de Nyombé Penja) favorise l'installation de l'I.F.A.C. sur une parcelle de la société. P. BERCHON s'installe. Le terrain est comme en Guinée entre route et voie ferrée. Cette dernière à été construite par les Allemands à la conquête. L'agronome construit une case provisoire en palplanches. Les conditions de vie sont extrêmement dures: chaleur humide, jour et nuit, piqûres permanentes de mout-mout, de moustiques...

En mai 1948, l'habitation centrale du directeur sur le piton, est en cours de construction. On l'appellera plus tard le château. Mais envisager ainsi l'avenir était à l'époque une performance.

P. BERCHON et J.P. LORAIN auront travaillé à créer une station mais, pour raisons personnelles, ils quitteront l'un et l'autre l'I.F.A.C. C'est M. BOREL qui reprendra l'affaire et viendra ensuite Ph. SUBRA qui a pu passer quelques mois au Maroc, puis en Guinée. La station de Nyombé prend tournure. Les bananeraies sont plantées mais on diversifie assez rapidement: ananas avec P. PELEGRIN qui ne reste que quelques mois pour raison de santé; agrumes et avocatiers; cette dernière espèce donnera beaucoup d'espoirs.

En quelques années, un peu dans l'ombre, Nyombé s'équipe et se développe.

5.2.3. Aux îles: Martinique et Guadeloupe

Guadeloupe et Martinique, les îles...

le 7 mai 1947, J. DUMAS et H. GUYOT débarquent du « San Matéo » à Fort-de-France. Tous deux sont à l'I.F.A.C. depuis quelques années. Le second s'est préparé aux recherches sur le caféier qui, en ces temps, aurait pu être du domaine de l'Institut. Le premier est agronome et chimiste formé à l'école de Lagatu et Maume: analysons le végétal. Ils arrivent sur l'invitation insistante de D. KERVEGANT qui est chef de l'Agriculture en Martinique (et auteur connu d'un ouvrage sur le bananier). R. GUILLIERME ne connaît pas encore les Antilles et leurs planteurs. Il y envoie deux éclaireurs.

Ils font donc tout d'abord connaissance avec la Martinique. H. GUYOT s'intéresse aux ananas et commence à se faire des amis. J. DUMAS s'installe rue Lamartine, face au marché du centre de l'agglomération. Comme ils n'ont qu'un seul et même véhicule, rien n'est simple.

R. GUILLIERME vient faire une première mission en fin 1947. Il décide d'envoyer H. GUYOT en Guadeloupe. Il devra rechercher un terrain pour les expérimentations.

Voici qui ressemble fort aux missions des BRUN et BERCHON! C'est donc basé à Pointe-à-Pitre que H. GUYOT débute les opérations. La prise de contact avec les planteurs est plutôt difficile. Ceux-ci ont sans doute été horriblement vexés que l'I.F.A.C. ait débuté en Martinique.

Le particularisme de chaque île est connu. Et, comme en Guinée, les planteurs ont mis au point leur système de production. Faire de la banane n'a pas de secret pour eux, ils sont experts. Ils demandent seulement des bateaux à charger en rade de Basse-Terre! Ils voient d'un œil sceptique et parfois hostile un jeune ingénieur métropolitain venir « leur » faire de la recherche agronomique.

C'est dans un isolement complet qu'H. GUYOT cherche un terrain que personne ne veut vendre. Il finit par trouver une quinzaine d'hectares qu'il paie 30000 F d'alors, au-dessus de la localité de Sainte-Marie. C'est le 16 juin 1949.

Il s'agit d'un morceau de forêt, au-dessus de la propriété Lacascade. Chaque jour, l'ingénieur de recherches prend son « char-pays » de Pointe à Sainte-Marie, grimpe de 10 à 270 m d'altitude par un sentier de 5 km et dirige son équipe de défrichage. Il installe la pépinière, la cabane. Mais tout vient à point... Il reçoit une jeep que son collègue J. BOULAIS, au siège, a obtenue. Il trace la route d'accès et il recherche et obtient les crédits nécessaires pour la construire. La Station de Neufchâteau, dénomination officielle, est créée.

Ce sera une belle et petite station, à mi-hauteur pour le bananier (qui est cultivé jusqu'à 600 m dans l'île au-dessus de Saint-Claude), sur des pentes ondulées, coupées en amont par une profonde ravine, pentes qui n'empêcheront pas la mécanisation lorsque les troncs abattus seront pourris. On est en face de Pointe-à-Pitre que l'on devine au fond de la vaste baie formée par la Basse et la Grande-Terre.

Elle est exposée aux alizés et les pluies y sont abondantes mais toujours coupées d'éclaircies

ensesoleillées et chaudes. Sauf aux quelques semaines du « Carême », le climat est supportable grâce à des brises de mer rafraîchissantes.

Le site de Neufchâteau est donc remarquable. Par chance, les sols sont riches et propices aux cultures fruitières, du moins celles qui sont majeures. Les planteurs de l'île n'ont pas du tout cherché à attirer l'I.F.A.C. dans leurs zones et à intégrer le chercheur parmi eux. Il est vrai que la profession d'alors est tout à fait inorganisée. Le premier séjour de H. GUYOT est de trois ans et demi. P. CHUPIN est arrivé en août 1949 aux Antilles, délégué par R. GUILLIERME (dont il est contemporain et de même école) pour coiffer les activités aux Antilles. P. CHUPIN laissera faire H. GUYOT à Neufchâteau. La station prend sa physionomie définitive. Les trois maisons principales sont construites en 1953. Conduites selon des principes qui feront leurs preuves : habitation surélevée, toitures renforcées pour résister aux cyclones.

Autour de la bananeraie qu'il a établie, H. GUYOT achètera des parcelles pour arrondir progressivement le domaine.

Le problème le plus grave pour les producteurs de bananes est la maladie des feuilles, le Leaf Spot comme disent les chercheurs confrères de Jamaïque : le Cercospora. G. MERNY est le phytopathologiste de l'I.F.A.C. aux Antilles. D'abord basé en Martinique, puis en Guadeloupe, il met en place des essais sur les produits, les méthodes d'application, etc. C'est en 1952 que H. GUYOT observe dans un essai (dit Typha*) des effets positifs qui paraissent dus à l'utilisation de gazole comme support d'un fongicide. Ayant vu et interprété, il alerte J. CUILLE qui dirige la défense des cultures au Siège. Après vérification, c'est bien une découverte qui permettra de sauver aux Antilles les régions les plus vulnérables et dont les bananeraies sont en voie de disparition. En 1953 et 1954, essais, démonstrations, expositions de matériel se succèdent et prouvent aux planteurs que c'est la bonne voie. C'est alors que la position de l'I.F.A.C. et de H. GUYOT est reconnue par la profession, de la façon la plus spectaculaire qui soit, car c'est le fait de M. DESRAVIN, producteur alors le plus influent, devant les chambres consulaires.

La Station de Neufchâteau est devenue majeure, enrichie de diverses installations : laboratoires, hangars et ateliers, unité de conditionnement pour les bananes, unité de technologie (fabrication de jus et dérivés de fruits) et d'autres maisons d'habitations, maison de passage avec restauration, etc. Tout cet outil de travail sera dû en grande partie à H. GUYOT. Conséquence d'une longue période d'isolement, il maintiendra les liens les plus étroits avec la profession en organisant des réunions techniques, en publiant un bulletin mensuel et une lettre hebdomadaire pendant des années.

Nous avons laissé la Martinique en chemin. La tendance initiale de créer des laboratoires d'analyse adaptés aux problèmes locaux se maintiendra. L'installation est d'abord rudimentaire, en pleine ville (rue Lamartine, face au Vieux marché de Fort-de-France). On y verra G. MERNY, A. ROBBE-GRILLET

dont l'originalité se porta ensuite vers la littérature et le cinéma, J. DAUDIN, J. GUILLEMOT et bien d'autres œuvrer en étroite liaison avec les planteurs.

Les agronomes doivent souvent travailler chez le producteur, avec les avantages et les inconvénients que cela comporte, particulièrement l'impossibilité de contrôler tout ce qui est fait sur les parcelles, la difficulté de faire des essais trop perturbants pour une exploitation normale.

Dans les premières années, les dirigeants de l'I.F.A.C. espèrent certainement que les installations des deux îles seraient complémentaires et que le personnel agirait en étroite liaison. C'était peut-être négliger un particularisme très poussé de chacune des îles, une quasi-concurrence professionnelle qui finissait par influencer les chercheurs et dépasser l'émulation normale entre eux.

5.3. LES ROLES ESSENTIELS ET MULTIPLES DU SIEGE : Le réseau s'organise

Au cours d'une demi-douzaine d'année, le premier réseau est créé à travers mille difficultés. Que l'on songe que la métropole est en pleine reconstruction, que la pénurie alimentaire règne encore, que les matériels sont difficiles à obtenir.

Les services techniques du Siège (J. BOULAIS, H. ROUSSEL) feront alors un travail considérable pour aider leurs collègues isolés dans la brousse ou la forêt. L'expédition maritime — sûre mais lente — est alors la seule possible.

Le principe de créer des stations bien équipées et pourvues de nombreux champs expérimentaux est normal à l'époque. J.A. MASSIBOT, bien que disparu début 1948 dans un accident d'avion, a laissé sa marque profonde. Directeur des recherches, expert en dispositifs statistiquement valables, il a formé les chercheurs de la première vague. Mais les stations comportent aussi une exploitation-pilote, une véritable exploitation qui vend sa production. Le jeune agronome connaîtra donc toutes les ficelles du métier, toutes les difficultés du planteur.

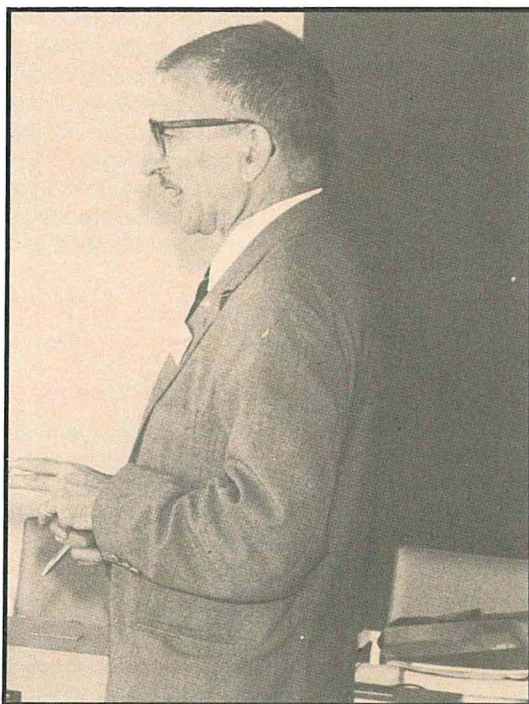
Toute nouvelle station débute les défrichements afin d'installer quelques bâtisses provisoires et une pépinière apte à recevoir du matériel végétal : celui qui est récolté dans le pays mais aussi celui qui vient d'ailleurs. Ainsi, H. CHAPOT, aujourd'hui disparu, jouera un rôle essentiel pour la création des premières collections d'agrumes. Il restera basé au Maroc pour des études taxonomiques détaillées. Des missions plus courtes (C. PY, J. CHAMPION, A. COMELLI) ont enrichi et diversifié les collections. Les stations antillaises sont devenues des relais.

A la direction générale, R. GUILLIERME, appuiera son action outre-mer sur quelques proches collaborateurs de valeur dont certains sont revenus d'outre-mer assez vite, en général pour des raisons de santé. J. CUILLE, A. COMELLI, P. PELEGRIN etc. tandis que lui-même et son ami P. CHUPIN assurent des missions générales ou administratives, l'habitude est prise de procéder à des missions techniques

**(du nom de l'appareil nébulisateur)*

de sorte à réduire au maximum l'isolement des personnels outre-mer.

On a signalé que très tôt, et avant que ne débutent les opérations en Afrique et aux Antilles, la direction a développé certains services du Siège. Le Centre économique a été confié à R. M. CADILLAT dès l'origine. Spécialiste du commerce fruitier en France, il se situe au bout de la chaîne, étudiant particulièrement les problèmes de qualité au niveau de la commercialisation, du consommateur.



R.M. CADILLAT, Directeur du Centre Economique.

Quelques-uns se souviennent des observations faites avec son collaborateur de toujours R. NAVILLE dans les vieilles mûrisséries, caves du quartier des anciennes Halles parisiennes. On sait d'où viennent les régimes et souvent dans quelles conditions ils ont été produits. On établit des relations de confiance avec la profession, avec des interlocuteurs tel E. AZOULAY dont le rôle pour lancer la consommation des fruits exotiques (avocat, mangue, etc.) sera éminent.

Ainsi se dégage dès l'origine cette vocation de l'I.F.A.C. d'être de la profession. L'institut fonctionne partiellement par la profession (taxes à la production en A.O.F., A.E.F. par exemple), travaille très directement pour des producteurs qui posent leurs problèmes spécifiques.

Les productions villageoises ne sont pas distinctes: en Guinée, au Cameroun, le paysannat contribue aux exportations bananières. Les agrumes à essence sont propagés, des machines d'extraction mues par pédales sont utilisées dans les coopératives de villages.

Avec l'entrée de R. DEULLIN à l'I.F.A.C. débute un type d'action — il est frigoriste de formation — qui tient plus des interventions ponctuelles. Devenu spécialiste des navires bananiers, il suivra les fruits (régimes, puis mains en carton) depuis la récolte en plantation jusqu'à l'arrivée au quai de Marseille ou du Havre. Avec son appareillage mobile, ses mesures dans les cales réfrigérées, son opiniâtreté à convaincre, il parviendra à obtenir des modifications de méthodes, souvent des progrès. Il complète donc la filière.

Ph. ARIES, dont le public connaît seulement les ouvrages historiques, s'est vu confier à l'I.F.A.C. dès 1943 l'édification du Centre de documentation. A noter que l'Institut avait dès la création cette vocation documentaire inscrite dans sa définition. La bibliothèque centrale est créée tout d'abord et les futurs chercheurs et documentalistes feront de la bibliographie en attendant des jours meilleurs.

La revue «FRUITS D'OUTRE-MER» (devenue «FRUITS» tout court ensuite) voit son premier numéro sortir en septembre 1945. La revue comporte des analyses bibliographiques réunies dans une rubrique «documentation».

Ainsi, l'information du chercheur isolé (de l'I.F.A.C., mais aussi des autres), la disponibilité d'ouvrages en bibliothèque, le souci d'établir des fichiers (manuels alors), la publication des travaux existent dès 1945 et ces vocations s'affirmeront au cours des décennies.

Enfin, le rôle essentiel est tenu par R. GUILLIERME qui doit obtenir les moyens nécessaires pour créer et développer le réseau dans son ensemble, contacts et démarches officielles, rapports, missions. Bien entendu, il existe de nombreuses bonnes volontés, la France d'outre-mer est à l'ordre du jour. On se rend compte maintenant de ce qu'a été le travail accompli par les dirigeants d'alors. Mais il faut aller plus loin...

6. UNE SECONDE VAGUE D'EXPANSION (1952-1960)

6.1. LA STRATEGIE EST ADAPTEE A LA POLITIQUE OUTRE-MER DE L'EPOQUE

De par ses sources de financement, l'I.F.A.C. est sous tutelle de l'Etat et des Producteurs. Les directives de recherches sont définies par leurs représentants aux niveaux central et local. Cependant, l'Institut entreprend les travaux nécessaires avec beaucoup de liberté. Dans les années qui précédèrent l'indépendance des pays composant l'Union Française, la tendance officielle resta de développer les productions agricoles, dont une bonne partie était exportée. Il n'est pas du propos de cette note de discuter de cette politique qui fut depuis périodiquement décriée.

Il serait injuste de considérer que les activités de l'I.F.A.C. ne portaient que sur les grandes cultures d'exportation, bananes et ananas, aux mains des Européens. D'une part, les paysannats furent incités à participer largement à ces exportations et, d'autre part, le verger traditionnel fut singulièrement amélioré et diversifié car une partie des plants distribués devinrent les arbres productifs. Ce patrimoine permet aujourd'hui d'approvisionner les villes et même parfois d'exporter les fruits.

On peut discerner dans quelques exemples d'extension géographique de l'I.F.A.C. une grande diversité d'objectif, l'origine des incitations étant tout aussi variée. Le lecteur doit se reporter à l'époque et également ne pas oublier que l'I.F.A.C. jouissait d'une bonne liberté d'initiative. Le Conseil d'Administration était cependant le garant que ces engagements étaient dans la ligne des tutelles.

6.2. L'AVENTURE MAURITANIENNE (1952)

Le palmier-dattier a été très tôt une des espèces fruitières retenues par l'I.F.A.C. comme importante. Quoique les succès n'aient pas été à la mesure des efforts réalisés, on doit signaler les uns et les autres et espérer que quelques leçons en soient tirées.

P.F. PEREAU-LEROY, généticien formé à l'O.R.S.T.O.M., fut chargé d'étudier cette plante, ce qu'il débuta au Maroc puisque c'était le site de la dernière année — 1949 — de formation par cet organisme. Il travailla donc sur la résistance clonale au Bayoud, une fusariose qui s'était

dangereusement développée dans la région. Malheureusement, ce spécialiste devait quitter l'I.F.A.C. assez tôt, en 1958 (après avoir rédigé toutefois un ouvrage : «Le palmier-dattier au Maroc»).

Cette recherche fut abandonnée.

P. MUNIER, agronome praticien, avait cultivé du dattier en Algérie avant-guerre pour une firme privée. Il fut engagé par l'I.F.A.C. et, après avoir séjourné quelques mois à Azaguié au moment du montage de la station (1950), il devait entreprendre des études sur les peuplements de dattiers, particulièrement en Mauritanie.

P. MUNIER deviendra l'expert de l'I.F.A.C.-I.R.F.A. sur l'ensemble des problèmes du dattier.

Le début de l'aventure mauritanienne de l'I.F.A.C., c'est mars 1952 où une mission s'installe à Kankossa. Les mille premiers rejets de palmiers-dattiers sont plantés au cours de l'hivernage 1953.

Le site est une vallée d'alluvions essentiellement fluviales (vallée du Karakoro).

C'est R. MAIGNIEN, notre ami de l'O.R.S.T.O.M., qui fera la prospection pédologique (Annales 1955, n° 11). La nappe est à 2,20 - 4,50 m de profondeur avec des fluctuations de 1 m selon les saisons. On pouvait alors écrire : «L'irrigation du palmier n'apparaît donc nécessaire que pendant les premières années. Par la suite, les plantes peuvent s'alimenter directement à la nappe souterraine». Par ailleurs, les sols brun-rouge étaient propices à la culture.

Kankossa était typique et convenait donc bien à l'établissement d'une station d'expérimentation, de plantations-pilotes, de modèles d'oasis... Dix ans plus tard, (Réunion Annuelle 1964, n° 73), 71 ha de la concession sont mis en valeur, 42 ha sont plantés (7000 dattiers dont les plus anciens entrent en production).

Kankossa est un poste difficile. Le climat est rude. Le court hivernage interrompt les relations par véhicules. Mais l'équipement est bon, la station est clôturée pour éviter les divagations de bétail. Le village s'est agrandi. L'opération est une réussite. Les études se développent sur les modes de multiplication, les phénomènes d'alternance, la biologie florale. Plus tard, la lutte biologique contre la cochenille blanche sera un succès (J. TOURNEUR, A. VILARDEBO, C. LENORMAND...).

Puis, en 1956, se manifeste une baisse légère mais progressive du niveau de la nappe. Elle va

s'accentuer à tel point dans les années 1970 que les palmiers meurent les uns après les autres et Kankossa sera finalement abandonné. La mare a, elle aussi, disparu, et ne réapparaîtra que sporadiquement dans les récentes années.

Les divers aspects de l'œuvre réalisée sont exposés par ailleurs, même si la désertification a eu raison d'une partie des efforts accomplis. Certains de nos collègues avaient acquis une connaissance approfondie de l'ensemble des oasis-palmeraies de Mauritanie.

C. LENORMAND les avait parcourus et survolés. Sans être écoutés, les agronomes de l'I.F.A.C. avaient depuis longtemps préconisé un repli vers le fleuve. On verra que l'Institut, le seul à faire de l'agronomie dans ce pays, fut à l'origine de la création de la station de Rindiao (Kaédi) au bord du Sénégal.

Alors qu'en Mauritanie l'objectif est d'améliorer la plante vivrière de base des populations semi-nomades, toute autre est l'opération Loudima au Congo.

6.3. LA GRANDE VALLEE AU CONGO (Loudima, Niari — 1954) ET LES GRANDES ILLUSIONS

La région fait l'objet de grands projets de cultures industrielles de canne à sucre, d'oléagineux. Elle devient un pôle d'attraction. Des études détaillées sont faites sur le milieu, pédologiques en particulier.

L'I.F.A.C. disposait de quelques données rassemblées par P. PELEGRIN, agronome en mission qui estimait possibles, sous réserve d'essais, les cultures d'agrumes, bananiers, ananas, avocatiers, etc. Il insistait déjà sur la bonne adaptation des manguiers dont la production serait bien placée à contre-saison (mars 1952).

En 1953, l'I.F.A.C. marquait une grande prudence à conseiller une culture bananière pour l'exportation. Certains planteurs privés avaient pensé faire des vallées du Niari et de la Loudima une nouvelle grande zone bananière plantée en variété « Gros Michel ». Mais les sols n'étaient pas ceux du Cameroun. Au contraire, ils manquaient de profondeur et de plus étaient d'une richesse médiocre. Il fallait irriguer, les saisons étant parfois sèches, malgré les apparences de nébulosité.

Les espoirs nourris par les autorités, l'insistance aussi des futurs planteurs qui n'attendaient même pas les expériences pour débiter, obligèrent l'Institut à s'installer et à expérimenter. En 1959, on concluait à l'échec de la culture extensive du « Gros Michel ». Les planteurs qui fertilisaient et irriguaient produisaient une banane trop chère. Les exportations cessèrent. En 1964, la culture était abandonnée, avec quelques conversions à l'élevage.

Cet exemple est typique de l'erreur coûteuse qui néglige les études préalables complètes. Mettre la charrue avant les bœufs...

Toujours est-il qu'une station avait été installée dans une boucle de la Loudima, à l'est de Dolisie. Le site choisi, d'une incontestable beauté, comportait une partie en plateau, dominant largement une partie basse en bordure de la

rivière, entre lesquelles s'étagent quelques coteaux. On trouve en correspondance : sols ferrallitiques jaunes de plateaux, sols hétérogènes de bas-fonds, hydromorphes souvent sableux, sols colluviaux de pentes et bas de pente. La station est typique de la région du fleuve Niari, laquelle a été très étudiée.

La station (avec C. ANTICHAN, F. DE LAROUSSILHE, J. BOURDEAUT, A. SIZARET et d'autres...) se développera selon un processus devenu habituel : phase des pépinières et collections, préparation des terrains pour les vergers de comportement, les vergers et bananeraies pilotes, les essais... La région est couverte de savanes, le climat avec deux saisons sèches et deux saisons pluvieuses présente des variations considérables entre années (1500 mm en 1955, 620 mm en 1958!).

Tandis que les bananeraies cèdent la place aux jeunes vergers, que les bananiers vivriers, plantains du Mayumbé sont observés et mesurés, les arbres croissent, la station devient productrice de plants et de fruits... Les premiers enseignements apparaissent : les avocats sont très sensibles à la sécheresse, le Scab est important, les agrumes donnent de bons résultats, mais l'irrigation est indispensable. Toutefois, la production industrielle ne s'est pas développée et les productions villageoises sont toujours faibles, leur dispersion ne permet pas une utilisation rationnelle d'une partie des récoltes pour l'industrie des jus.

La véritable vocation de la station de Loudima (et donc de la micro-région) est la mangue d'exportation ; les vergers ont permis la comparaison puis la sélection variétale et les essais d'exportation. Les techniques culturales sont bien définies après dix années d'activité. Les traitements antiparasitaires sont nombreux et coûteux. Mais les expéditions réussissent, les envois se placent bien : de novembre à avril pour la gamme des variétés valables.

Des conditions politiques nouvelles devaient fortement perturber cette opération d'exportation de haut rapport. Ce sont d'ailleurs des difficultés financières pour assurer les campagnes de lutte phytosanitaire, les stocks de matériaux d'emballage, la programmation des expéditions qui vinrent à bout des efforts des agronomes français et congolais.

Depuis lors, le commerce de la mangue en Europe a augmenté considérablement ; la vocation du Congo demeure. Les leçons de quinze années de travaux de l'I.F.A.C. au Niari ne sont pas perdues. Publications, rapports constituent une bonne base de connaissances de la région.

F. DE LAROUSSILHE, peu de temps avant de remettre aux autorités la station qu'il dirigeait, conte qu'il avait un excellent technicien, sérieux, travailleur, discipliné. Tout aussi discipliné la nuit venue, lorsqu'il demandait à son directeur, de sortie, de bien vouloir lui présenter ses papiers d'identité. Quoique DE LAROUSSILHE fut un homme plein d'humour, il ne disait pas avoir goûté alors la plaisanterie.

Après son départ, Ph. SUBRA et D. GOURITEN essayèrent de maintenir une action « campagne de mangues ».

6.4. UN AUTRE TYPE D'ACTION : L'I.F.A.C. EN EQUATEUR EN 1956

L'Equateur était devenu après-guerre le premier exportateur de bananes du monde et, ce qui était très remarquable, sans que les sociétés multinationales, United Fruit Compagny et Standard Fruit Compagny à l'époque aient imposé leur monopole comme dans la proche Amérique centrale. Il y existait de nombreuses propriétés moyennes, créées tout simplement sur la forêt. Ce « rush » fulgurant vers l'or vert était en 1955-1956 fortement menacé par une maladie foliaire (la Sigatoka ou Cercosporiose) dont la progression était encore plus rapide.

C. SEMINARIO dirigeait alors l'« Asociación Nacional des Bananeros », l'ANBE. Il avait appris qu'en Guadeloupe l'I.F.A.C. avait obtenu des résultats nouveaux et prometteurs. De culture européenne, il n'eut aucune difficulté à établir le contact avec H. GUYOT et à développer très rapidement une opération d'intervention en Equateur : celle-ci devait durer quatorze ans, de 1957 à 1971, par des conventions successives, tout d'abord avec l'organisation professionnelle et ensuite pratiquement entre ministères (Affaires Etrangères en France, Agriculture en Equateur).

qui doivent s'intégrer dans un milieu difficile et parfois violent. F. D'ESCAYRAC, puis B. MOREAU s'emploieront d'abord à créer une station digne du premier exportateur de bananes du monde ; c'est à Pichilingue, non loin de Quevedo, à 220 km au nord-est de Guayaquil, le grand port du Pacifique. Pichilingue à l'époque c'est le bout du monde ; la route n'est pas construite, et pourtant c'est le rush de la banane plantée de part et d'autre des pistes, sur des milliers d'hectares, en direction de Santo Domingo...

Après la fulgurante attaque de la maladie, telle que la panique se développait parmi les planteurs, la mise en œuvre de la méthode de lutte I.F.A.C., développée par H. GUYOT et J. CUILLE, aura une efficacité suffisante pour que l'Institut soit admis et qu'on lui laisse réaliser ses installations, d'abord aux frais de la profession.

C'est ainsi que Pichilingue sera très classiquement pourvu de maisons d'habitations, de laboratoires et de champs expérimentaux. Les noms de B. AUBERT, J. LE BOURDELLES, J.C. TOURNEUR, Ph. MARTIN sont à ajouter à ceux déjà cités, comme artisans d'un ouvrage difficile. De nombreuses missions eurent lieu ensuite : J. BRUN, J. CHAMPION, A. VILARDEBO, F. COLMET-DAAGE, se matérialisant souvent par des publications



Mission en Equateur. De gauche à droite :
Ing. F. CUCALON, B. MOREAU, J. CHAMPION, Dr HERRERA VASCONEZ, Luis TAZAN - 1962.

Voici une opération toute nouvelle puisqu'elle se situe à l'étranger et, pis encore, dans un pays concurrent producteur de bananes. Certains membres du Conseil recommandent la prudence à R. GUILLIERME. Mais c'est passionnant de pénétrer en zone américaine, d'obtenir des informations de première main et de travailler avec des gens qui sont proches des latino-américains.

Le travail est dur pour les ingénieurs français

bilingues de leurs spécialités. D'autres visiteurs vinrent aussi des Antilles et d'Afrique pour apprendre comment se faisaient les choses dans ce pays assez extraordinaire.

Aidé par de nombreux amis, C. SEMINARIO, F. DURIN, C. HERRERA VASCONEZ, etc., l'I.F.A.C. se charge de la formation sur son réseau de laboratoires et stations d'une quinzaine d'ingénieurs équatoriens qui devront prendre ensuite le relais des chercheurs français après

quelques années de travaux en commun. Cette formule était à l'époque inconnue et n'a été reprise que récemment dans les années 1970 par le GERDAT. Ainsi peut-on se souvenir de C. HERRERA VASCONEZ, F. CUCALON, G. GAMBAROTTI, L. TAZAN et bien d'autres. Une autre station fut établie dans le sud, à Machala (El Oro), dans une autre zone bananière bien différente, une troisième à Vainillo. Autrement dit, un sous-réseau se développait.



J. BRUN, Luis TAZAN examinent des feuilles malades en Equateur, 1966.

La structure s'était officialisée en un Instituto Franco-Ecuadoriano de Investigaciones Agronomicas mais elle s'était alourdie et devenait coûteuse, de sorte que le Ministère des Affaires Etrangères français estima finalement que l'opération avait assez duré pour que les équatoriens volent de leurs propres ailes.

devenue nécessaire pour contrecarrer l'extension de la maladie de Panama, et mis au point les techniques à utiliser pour les nouvelles variétés. Ils avaient été en contact avec les recherches concurrentes nord-américaines, avaient formé de jeunes ingénieurs.

Mais tout va vite en ces pays, et la station de Pichilingue fut abandonnée peu après la fin du contrat et retourna à la brousse. D'autres stations furent créées. Mais lorsqu'on passe en Equateur, on retrouve avec joie quelques anciens qui poursuivent parfois des études bananières.

La présence française a été certes trop brève et on a souvent regretté la disparition d'un pôle de recherche bananière en Amérique latine. Alors que, les premières années, la coopération avait été développée par des initiatives privées dont les participants étaient pleinement conscients de l'enjeu technique, l'officialisation ultérieure n'apporta aucune garantie de pérennité. Il est possible et même probable que les responsables de l'arrêt de l'opération n'aient eu aucune idée de sa nature.

Quelques actions furent entreprises plus tard en Amérique latine, en Colombie, au Mexique puis au Nicaragua.

6.5. UNE PLACE POUR LES AGRUMES EN CORSE (1958)

L'île est sous un climat relativement doux qui convient à certaines espèces d'agrumes et même à quelques variétés d'avocatsiers.

J.C. PRALORAN, qui avait débuté sa carrière au Service de l'Horticulture du Maroc puis était entré à l'I.F.A.C., contribua à créer la Station



Réunion FAO/bananes - 10/72 à Guayaquil (Equateur)
A. VILARDEBO, Carlito SEMINARIO, J. CHAMPION.

En une dizaine d'années, les chercheurs français avaient participé à la lutte contre la maladie de Sigatoka, préparé la conversion variétale

d'Agrumiculture de San Giuliano dans la plaine côtière orientale, 54 km au sud de Bastia.

En 1957, le rapport fait au Ministère de l'Agriculture et à la Commission du Plan était très favorable à l'établissement d'une agrumiculture en Corse. La SOMIVAC (Société de Mise en Valeur de la Corse) fit siennes ces conclusions et

décida de créer cette station dont l'I.F.A.C. aurait la direction technique et scientifique jusqu'en 1964. La gestion était mixte avec la SOMIVAC.

J.C. PRALORAN quitte la direction de la station en 1963. Il a beaucoup travaillé à donner à celle-ci son allure actuelle, par une politique d'acquisition de parcelles et la location (à bail amphythéotique) d'autres terrains. Les premières parcelles expérimentales ont été mises en place à partir de 1959-1960. Une action très soutenue a favorisé le développement de la zone de production de mandarinières.

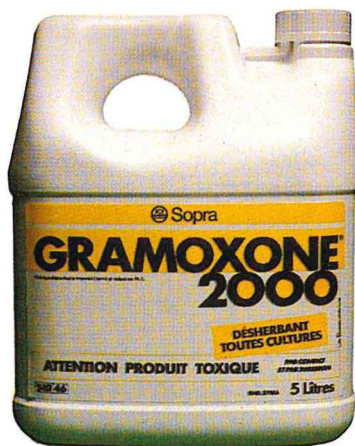
Mais, en 1964, l'INRA « achetait le domaine » et en prenait la charge administrative à partir du 1^{er} janvier 1965, sous la nouvelle appellation de Station de Recherches Agrumicoles. Une convention INRA-IRFA (de juillet 1965) réglait le problème délicat d'une coexistence de chercheurs des deux organismes. Si L. BLONDEL prenait en effet la direction de la station INRA, l'IFAC-IRFA y détachait plusieurs agronomes et chercheurs : G. VULLIN (dès 1958) spécialisé dans les problèmes de pépinières et de conduite des vergers, R. VOGEL très spécialisé dans les études des viroses des

agrumes mais conservant aussi les problèmes avocatières, P.J. CASSIN qui, après des séjours en Guinée, au Maroc, devenait le chef de file agrumes de l'Institut.

Pour l'I.F.A.C., la station de Corse a été créée pour soutenir directement une profession abondant avec dynamisme, mais aussi avec des incertitudes techniques, un développement assez marginal. Autrement dit, une recherche d'accompagnement. Mais, au fil des ans, la SRA va devenir un pôle international par son matériel végétal, collections, hybrides, par ses études approfondies sur les viroses, leur indexation et la production de matériel végétal sain. Ces dernières recherches se font en liaison avec le Laboratoire de Biochimie de l'INRA à Bordeaux, dirigé par J. BOVE qui a fait le début de sa carrière à l'I.F.A.C.

La station INRA-IRFA a donc été une opération positive, même si l'IRFA n'a pas les responsabilités de gestion et n'a pas la possibilité financière de développer sa participation. Les services réciproquement rendus par les chercheurs des deux organismes ont été très importants.

Sans Gramoxone® 2000 pas de cultures tropicales profitables



- Gramoxone 2000 détruit rapidement toutes les mauvaises herbes.
- Son efficacité instantanée n'est pas réduite par une pluie survenant 10 minutes après l'application.
- Economique, par rapport aux méthodes culturales traditionnelles, le nouveau Gramoxone 2000 est compatible avec un très grand nombre d'autres désherbants, et notamment les herbicides résiduels.

Indispensable Gramoxone 2000.



® Marque déposée Imperial Chemical Industries PLC.
Gramoxone 2000 : paraquat - tab. A. Attention : avant utilisation lire attentivement les précautions d'emploi.



GIPAM

GIPAM:

l'outil commercial de producteurs performants et dynamiques de la Martinique (Antilles Françaises)

Coopérative Agricole GIPAM: l'ambition de la qualité

- **Commercialisation directe des productions de ses adhérents:**
 - Bananes
 - Avocats
 - Limes
 - Fruits exotiques
- **Centrale d'achat**
- **Service agro-technique**

AGREE GROUPEMENT DE PRODUCTEURS « BANANES »

SIEGE SOCIAL:
Immeuble MANIOC
Centre Artisanal DILLON
97200 FORT-DE-FRANCE
Tél. **73.98.06**
Télex 019448 (MR)

BUREAU DE PARIS:
90, rue du Moulin des Prés
75013 PARIS
Tél. **588.62.15**
Télex 202104 (F)